



Là aussi, entièrement d'accord avec Jean-Pierre et ses observations sont tout à fait pertinentes. Si on pousse encore un peu plus loin dans les capacités de recharge des nappes, j'attire votre attention sur des petits détails hydrologiques :

- Même en cas de fortes précipitations, considérant comme hypothèse que nos réservoirs sont vides à l'arrivée des fortes pluies, les plus accessibles ou les cavités qui communiquent entre elles s'égalisent et présentent alors un niveau correct ;
- Il en est d'autres qui bloquent le cycle de l'eau de façon « physique » (ce phénomène est dû au processus de consommation que l'homme a mis en place, c.à.d. que nous puisons dans des réserves qui n'en sont plus mais des réservoirs ponctuels) : ce sont donc les gouffres qui sont des « contenants » conséquents mais s'intègrent au « réseau » que lorsqu'ils débordent via les siphons que redoutent tant les spéléologues ;
- Si ces gouffres sont connectés à des rivières, de surface par définition comme la nappe immédiate libre, l'ensemble forme donc un karst et si c'est moins conventionnel ce n'est pas rare du tout.

Quant aux commentaires de Jean-Pierre sur la cartographie des cours d'eau, rus, fossés >>> entièrement d'accord ; l'examen détaillé des cartes départementales sur les sites des chambres d'agriculture laisse parfois (ex de classification : « non traité » ...).

Dito pour les pesticides que l'on retrouve partout ; je n'ai rien contre les agriculteurs, milieu que je connais bien, mais il faut admettre que ce ne sont pas des utilisateurs traités aussi défavorablement que les autres (je pense aux riverains dans leur ensemble). Le seuil d'alerte décidé dans les SDAGE auxquels je participe est fixé à quelques pourcentages du zéro, quasi l'assec ou le fond du piézomètre et ce à l'instant « t », donc ponctuel et instantané ; alors que le débit réservé pour un ouvrage hydraulique (qui de toute façon restitue 100% du débit) en surface est imposé au 1/10e voire 1/40e du module moyen (soit sur 15 ans alors que la courbe chute d'année en année). Et l'irrigation enlève de l'eau et ne la restitue pas car la plante l'absorbe (un chêne adulte à titre de comparaison « pompe » 100 litres/jour) ; les éléments de langage sont tels que j'ai récemment découvert que le maïs participait à la fixation du carbone, tout en oubliant les méfaits de la mise en culture, du prélèvement d'eau, de la fabrication du matériel inhérent, de la consommation d'électricité, du matériel thermique... bref, vous aurez compris que cette empreinte carbone là = € tout d'abord soutenue par les lobbies.

Jean-Yves BEAU